**Thomas Römer**
*L'invention de Dieu*
Paris, Éd. du Seuil, 2014, 340 p.

*L'invention de Dieu* n'est pas un livre sur les origines de la religion humaine, origines qui se perdent dans la préhistoire de l'humanité. Le dieu dont l'auteur recherche l'invention est celui de la Bible – le Dieu Yahvé ou Yahou, qui, lors de son histoire, est devenu Dieu tout court. Pour comprendre cette « invention », il faut prendre en compte les grandes lignes de l'histoire du peuple biblique.

L'histoire d'Israël à l'époque biblique est marquée par deux grandes crises politiques et culturelles au Proche-Orient. L'une, aux alentours de 1200 av. notre ère, consiste en la dissolution des grands empires de l'âge du Bronze, suivie de l'émergence de nouveaux regroupements politiques et culturels tels que l'empire néo-assyrien et la monarchie de l'ancien Israël. L'autre crise, qui s'annonce vers la fin du VIII^e^ siècle av. notre ère et culmine au VI^e^ siècle, mène à la disparition d'Israël comme État monarchique, à la dispersion des juifs dans les mondes babylonien, égyptien et méditerranéen, ainsi qu'à la survie d'un groupe d'habitants juifs en Palestine, formant une communauté religieuse fondée sur un culte sacerdotal et des livres sacrés. Cette crise, qui est liée à la dernière floraison de l'empire néo-babylonien et à l'émergence de l'empire perse, a vu également la métamorphose de l'ancienne culture religieuse et littéraire en plusieurs formes primitives du judaïsme ancien.

Les détails de l'histoire culturelle du peuple hébreu restent complexes et discutés parmi les historiens. La grande majorité des spécialistes s'accorde sur l'existence d'une identité religieuse israélite qui a dû émerger dans une situation historique précise, voire à un moment de fondation. Mais cette identité, dans quelle situation s'est-elle constituée ? D'un côté, on peut considérer que c'est la situation des origines – l'ethnogenèse du XII^e^ siècle, avec l'exode d'Égypte et l'invention d'un système tribal – qui a donné naissance à la religion de l'Ancien Testament. D'un autre côté, la monarchie, qui prend forme au IX^e^ siècle, avec ses scribes et ses prophètes, marque sûrement l'étape décisive dans le développement de la culture et de la religion bibliques. Ces deux réponses, parfois intégrées dans un système complexe, étaient à la base des manuels de l'histoire biblique utilisés dans l'instruction de tous les spécialistes de la génération de Thomas Römer.

Mais à partir des années 1970, ces deux réponses se sont révélées insuffisantes pour nombre de chercheurs, et l'on a alors parlé d'une « crise » des études bibliques. Il fallut attendre une vingtaine d'années pour qu'apparaisse une nouvelle explication qui emporta majoritairement l'adhésion et T. Römer en a été l'un des premiers défenseurs : ce n'est pas avant l'époque tardive, post-monarchique et diasporique que se serait formée l'identité religieuse du groupe à qui l'on doit la Bible hébraïque. Dans cet ouvrage, T. Römer offre ainsi la synthèse de ses recherches à un public spécialisé en études bibliques et en histoire des religions anciennes.

La religion la plus primitive, dont on peut discerner des « traces de mémoire » dans les sources bibliques, est polythéiste : d'abord, Yahvé, ou plutôt Yahou, est une divinité parmi d'autres, et il est accompagné d'une parèdre nommée Ashérah. Comme elle, Yahou était vénéré sous forme de statues et d'artéfacts symboliques. Ni l'aniconisme ni le célibat



https://doi.org/10.1353/ahs.2014.0192 Published online by Cambridge University Press

n'ont caractérisé ce dieu. Dans les sources les plus anciennes, Yahou était un dieu résidant à Séïr, au sud du Néguev, un dieu de l'orage et de la guerre. La tradition biblique permet la reconstruction de plusieurs épisodes importants de son histoire et du déplacement successif de sa résidence, de Séïr vers d'autres lieux de culte.

Au pays de Madiân, un prêtre nommé Jétro, ou Hobab ou Qéni, a introduit certains Hébreux, dont Moïse, au culte de Yahvé. Dans cet épisode, la figure la plus énigmatique reste Moïse, à propos duquel on ne sait rien de précis. Plus tard, lors d'une assemblée des chefs de tribus, un groupe s'appelant Israël a accepté Yahou comme son dieu (Deut. 33, 2-5). Cet événement daterait du « tournant du deuxième et du premier millénaire » (p. 115). Le premier lieu de culte yahviste palestinien était à Shilo, lieu de résidence du prophète Samuel. C'est grâce à lui que Saül, le premier roi d'Israël, choisit Yahou comme son dieu personnel, l'associant à la royauté. Son successeur, le roi David, introduisit Yahou dans le temple de Jérusalem déjà existant. Yahou y commença sa carrière à côté d'un dieu plus important du type solaire (suivant la brillante hypothèse proposée par Othmar Keel [1]). Comme d'autres rois du monde biblique – notamment Akhénaton en Égypte et Nabuchodonosor en Babylonie –, Josias, roi de Juda, a réformé le culte de son dieu. Il a éliminé la déesse Ashéra et a réservé le culte sacrificiel au seul temple de Jérusalem.

À ce point de la reconstruction historique, soulignant le caractère fragmentaire des données, T. Römer s'abstient de donner une interprétation d'ensemble de l'histoire de Yahou qui mène à l'affirmation de l'unité et de l'exclusivité du culte yahviste. Il ne se prononce pas non plus sur les interprétations qui ont pu être avancées, comme par exemple l'existence d'un « mouvement Yahou seul », né dans le milieu des prêtres lévites et soutenu par certains prophètes [2]. Une autre possibilité, également non mentionnée, fait référence à une pratique religieuse connue dans le milieu biblique : lors d'une crise militaire, sanitaire ou climatique, le culte sacrificiel aurait été limité à la divinité tenue pour responsable de la crise et, par conséquent, en capacité de la résoudre – par exemple la peste épidémique [3]. Après la fin de la crise, on serait retourné au culte habituel, polythéiste. Selon ce modèle, certains Israélites auraient réclamé le culte exclusif rendu à Yahou, dieu de la guerre, lors de la crise militaire provoquée par la domination des Assyriens et des Babyloniens. Cette crise s'installant, le culte exclusif de Yahou aurait perduré sans le limiter à un temps de crise.

Dans son traitement de la période postmonarchique, donc « juive » selon la terminologie traditionnelle, l'auteur adopte un style plus assuré, étant donné que les faits sont mieux connus, alors qu'ils sont très hypothétiques pour la période précédente. À l'époque perse, entre la fin du VI^e^ siècle et l'an 300 av. notre ère, Yahou s'était métamorphosé en Dieu monothéiste. Bien que cette métamorphose ait été préparée par le culte exclusiviste, l'invention de l'idée monothéiste fut effectivement facilitée (ou même provoquée) par une double influence perse : Yahou est présenté à l'image du grand roi perse qui est le seul roi dominant tous les souverains des autres peuples. Yahou correspond également au dieu Ahura Mazda qui, selon la religion zoroastrienne, siège au sommet du panthéon traditionnel. L'image de Yahou trônant au milieu de l'assemblée céleste, chère au Psalmiste (Ps. 89, 6 et 103, 20), fait écho à l'universalisme perse. Le prophète Malachie place ces paroles dans la bouche de Yahou : « Du Levant au Couchant, grand est mon nom parmi les nations. En tout lieu, un sacrifice d'encens est présenté en mon nom » (Mal. 1, 11), et T. Römer a raison d'y discerner le timbre mazdéen.

La littérature religieuse de l'époque perse culmine dans la rédaction de trois ouvrages de grande envergure. Le livret du Deutéro-Isaïe, intégré dans le livre d'Isaïe (Is. 40, 55), provient d'un milieu prophétique. Ce livret considère la crise de l'État et la déportation babylonienne comme le début d'une ère nouvelle qu'il annonce avec enthousiasme. Le code sacerdotal (intégré au Pentateuque) revient aux origines sacrales de la société : origine du monde, temps des patriarches et surtout de Moïse, par l'intermédiaire duquel les lois rituelles et sacrificielles sont révélées et codifiées. L'histoire deutéronomiste (compor-



https://doi.org/10.1353/ahs.2014.0192 Published online by Cambridge University Press

tant plusieurs livres, du Deutéronome à II Rois) propose une histoire cohérente du peuple élu, en présentant tous les événements négatifs comme des conséquences quasi logiques de la désobéissance du peuple et de ses chefs à la volonté divine, mise par écrit dans le livre du Deutéronome.

T. Römer offre une interprétation sociologique de ces trois « ouvrages » en se fondant sur la définition de Max Weber des trois types d'autorité : l'autorité « charismatique » des prophètes, qui favorise le développement d'une structure sectaire pouvant se former autour d'une personne ou d'une tradition écrite ; l'autorité « traditionnelle » des prêtres, qui vise la restauration du culte ancien et l'établissement d'une communauté purement religieuse ; et l'autorité « rationnelle » des « mandarins », c'est-à-dire des descendants des fonctionnaires de l'État disparu, qui rêvent de la restauration de l'État et de la monarchie [4].

C'est avec cette analyse souveraine et convaincante que se termine ce livre magistral. Seule chose que l'on puisse regretter : l'auteur n'invoque l'anthropologie qu'à la fin de son ouvrage, et de manière trop brève.

BERNHARD LANG

1 - Othmar KEEL, *Die Geschichte Jerusalems und die Entstehung des Monotheismus*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 2007, p. 267-272. Pour une critique de cette hypothèse, voir Juha PAKKALA, « Yahweh, the Sun-God, Wants a New Temple: Theological Corrections in 1Kgs 8:12-13/3Reg 8:53[a] », *in* K. DE TROYER, T. M. LAW et M. LILJESTRÖM (dir.), *In the Footsteps of Sherlock Holmes*, Louvain, Peeters, 2014, p. 377-390.

2 - Albert de PURY, *Die Patriarchen und die Priesterschrift*, Zurich, Theologischer Verlag, 2010, p. 251-279 ; Bernhard LANG, « Die Leviten », *in* A. BERLEJUNG, J. DIETRICH et J. F. QUACK (dir.), *Menschenbilder und Körperkonzepte im Alten Israel, in Ägypten und im Alten Orient*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2012, p. 287-319.

3 - Adrianus VAN SELMS, « Temporary Henotheism », *in* M. A. BEEK *et al.* (dir.), *Symbolae Biblicae et Mesopotamicae*, Leyde, Brill, 1973, p. 341-348.

4 - Thomas RÖMER, « L'Ancien Testament – une littérature de crise », *Revue de théologie et de philosophie*, 127, 1995, p. 321-338.

## John Scheid

*Les dieux, l'État et l'individu. Réflexions sur la religion civique à Rome*
Paris, Éd. du Seuil, 2013, 218 p.

Pour l'auteur qui est un maître en matière de religion romaine, cet ouvrage est un « essai ». Le terme est donc à prendre dans son acception anglophone. Il permet aussi de rendre compte d'un style presque oral, d'une liberté de ton, fort direct, et d'une vigueur du propos rafraîchissante dans la rhétorique habituellement plus feutrée des ouvrages scientifiques.

Le sujet porte sur le champ du religieux dans le politique, auquel John Scheid a consacré sa vie de chercheur et d'enseignant, à l'École pratique des hautes études d'abord (1985-2000), puis au Collège de France (depuis 2002). On ne trouve pas dans l'ouvrage d'analyses complètement neuves, mais une réaffirmation, après passage au crible, des thèses que l'auteur a élaborées et exposées depuis 1983 [1] : la religion de la *respublica* romaine se comprend à la lumière d'un modèle plus global d'analyse du religieux dans les cités antiques, connu depuis une génération sous le nom de *polis religion*, religion civique/religion de la cité. Ces réflexions, qui reprennent un cycle de cours donné au Collège de France en 2008-2009 [2], sont donc solidement ancrées dans un modèle herméneutique et nourries par une connaissance incomparable, tant philologique qu'épigraphique et historique, du sujet et de sa documentation.

L'« essai » n'est donc pas une pérégrination buissonnière au bord du Tibre, à l'image de celle inspirée à l'auteur par les *Questions romaines* de Plutarque [3]. Ces « réflexions » sont très soigneusement tirées des sources. Leur présentation est articulée en sept chapitres. Partant de l'exposé des critiques adressées à la *polis religion*, ils envisagent successivement la religion civique, avec ses acteurs sociaux et ses bénéficiaires – des sujets qui emplissent l'œuvre de J. Scheid à côté de ses travaux sur les rituels –, pour les confronter ensuite à des questionnements considérés aujourd'hui comme alternatifs : l'individu, les émotions, la croyance.

Outre l'attention accordée aux sources antiques, l'autre dimension qui donne à l'ouvrage son ossature la plus rigoureusement



https://doi.org/10.1353/ahs.2014.0192 Published online by Cambridge University Press